

Brèves littéraires

Brèves

Un « parfum d'Orient » dans la littérature française du XIX^e siècle

Yamina Mouhoub

Volume 11, numéro 3, hiver-printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mouhoub, Y. (1997). Un « parfum d'Orient » dans la littérature française du XIX^e siècle. *Brèves littéraires*, 11(3), 104–110.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1997

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

YAMINA MOUHOUB

Un « parfum d'Orient »
dans la littérature française du XIX^e siècle ¹

« On s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. L'Orient est devenu une sorte de préoccupation générale ». C'est en ces termes que V. Hugo énonce, dans les « Orientales », les tendances d'une époque, mais aussi la liberté d'une inspiration nouvelle où les culture orientales et médiévales ont une place de choix. L'intérêt et l'engouement pour l'Orient ne sont certes pas nouveaux. De « la Chanson de Roland » aux « Lettres persanes » on peut retrouver trace des représentations qui se sont constituées au fil des siècles dans l'imaginaire européen.

L'Orient est à la fois un espace géographique et un lieu mythique dont les contours flous et mouvants englobent des pays aussi divers et différents que l'Égypte, la Turquie, le Liban, la Grèce ou l'Algérie. Le XIX^e siècle héritera de tous les présupposés idéologiques des siècles antérieurs, mais sa « sensibilité orientale » particulière s'explique dans le contexte moderne, laïque et conflictuel des relations Occident / Orient où la question de l'Orient colorera tout le champ politique européen jusqu'au début du XX^e siècle. En littérature, le goût romantique pour la nature, la couleur locale, l'exotisme, l'évasion, trouvera un exutoire idéal dans la variété des paysages, les moeurs d'un Orient raffiné et barbare si proche et si lointain que des peintres orientalistes ont représenté sur leurs toiles. Les écrivains-voyageurs auront à coeur d'aller vivre en temps et lieux « le rêve d'Orient » seul susceptible de répondre à cette soif d'infini, à ce malaise diffus qu'est « le mal du siècle ».

¹ Texte paru dans *Dire* : 5 (2), hiver 1996, pp. 33, 34.

Aller en Orient, c'est communément entreprendre un pèlerinage aux Lieux-Saints : Jérusalem pour les trois religions monothéistes, La Mecque pour les musulmans, direction rituelle lors de la prière.

Pour un Européen imprégné de culture judéo-chrétienne, l'Orient, espace sacralisé et mythifié par les Croisades, est une Terre Promise : « L'itinéraire de Paris à Jérusalem » accompli en croisé par Chateaubriand n'est que le prétexte d'affirmer une nouvelle fois le « génie » et la supériorité du Christianisme sur l'Islam. Pour Lamartine, sa conquête spirituelle est inséparable de l'inspiration poétique. Se tourner vers l'Orient, c'est se diriger vers le soleil levant. Le symbole régressif est à noter : il s'agit d'une re-naissance et de la redécouverte de la sécurité et de la tendresse du sein maternel. À travers le mythe solaire sont évoqués les cultes ésotériques rendus au soleil comme à une divinité, source de lumière, de chaleur et de vie par les anciennes civilisations sur une terre de « cultes et de prodiges ». « Où vais-je » ?, s'écrie Nerval, où peut-on souhaiter aller en hiver ? Je vais au devant du soleil. Il flamboie à mes yeux dans les brumes colorées de l'Orient ». Au thème du soleil meurtrier est souvent associé celui du désert, terre de la soif et des épreuves.

Parce qu'il est l'antithèse même d'une civilisation technicienne et sédentaire, le désert, espace non balisé, répond par sa nudité, ses distances, son sable, ses pierres et ses mirages au désir de vacuité de l'âme, au goût de l'aventure et du risque, mais aussi à la recherche esthétique par sa luminosité et ses couleurs. Pour Maupassant, tourmenté par des crises nerveuses, le soleil est à la fois un ami et un adversaire : « Je voulais voir cette terre du

soleil et du sable sous la pesante chaleur dans l'éblouissement furieux de la lumière. » Le désert est le lieu de l'errance où des êtres « en perdition » se retrouvent. « La terre entière appartient aux peuples pasteurs comme les Arabes de Mésopotamie. » L'apologie du nomadisme se retrouve dans les écrits d'une nomade-type, figure de légende, aventurière incomparable, Isabelle Eberhardt qui a aimé et chanté l'Algérie et son désert saharien jusqu'à en mourir. Pour Gide « le voyage dans les oasis » confirmera à Biskra sa tendance à l'homosexualité. Au silence et à la nudité du désert s'oppose l'agitation des foules colorées des villes et des casbahs orientales comme Le Caire, Istanbul ou Alger. Toutes les descriptions portent l'empreinte de ce premier contact. L'Orient se possède d'abord par le regard et le fait d'aborder par la mer renforce le caractère onirique du voyage. Le détroit du Bosphore, la baie d'Alger, les Îles Grecques donneront lieu à des envolées lyriques.

Par l'effet des images et des métaphores, les écrivains restituent l'atmosphère oisive et voluptueuse des « Contes des Mille et Une Nuits », un univers fabuleux aux couleurs chatoyantes, aux mélodies étranges et aux odeurs ineffables, car l'Orient « sent bon » et les sensations olfactives abondent : odeur de moka turc, de kif, senteurs d'encens, de fruits, fleurs, épices, aromates et denrées mystérieuses s'étalant dans les souks de Tunis et les bazars d'Istanbul. Mais c'est le parfum exotique à base de musc, d'ambre et de girofle traînant dans le sillage des femmes, suggérant l'espoir d'une aventure amoureuse, qui est le « parfum d'Orient » par excellence, car associé à l'idée de la sensualité de la femme orientale. Femme d'autant plus inaccessible et désirable qu'elle est interdite

à l'étranger par le voile et la rigueur des coutumes musulmanes. La rencontre ne peut avoir lieu que par le biais du regard. Les yeux noirs soulignés de khôl sont l'objet d'une cristallisation inconsciente pour l'Européen, et les lieux où le corps féminin se dénude sont investis d'une charge érotique incontestable. Le Hammam ou bain turc est un espace sexualisé où la liberté du corps de la femme trouve son expression la plus complète. Allié au symbole féminin de l'eau, il participe à cette promesse de volupté inconnue qui se dégage des descriptions d'odalisques langoureuses mollement étendues sur des sofas de brocart, fumant le narghilé et se nourrissant de loukoums. Dans ce « désir d'Orient » les évocations des sérails, harems, gynécées, palais et autres espaces clos appartiennent au champ sémantique de la claustration et de la soumission des femmes, de la polygamie, du despotisme et de la cruauté des hommes. Par la fascination trouble qu'ils exercent sur le public, ces thèmes révèlent, à travers le désir inconscient d'identification à un sultan ou à Shéhérazade, la fuite hors d'une réalité prosaïque et étouffante dans un siècle où la bourgeoisie mercantile impose ses valeurs puritaines. Pour Loti, fêru de « turqueries », Istanbul n'est que le décor enchanteur d'une fiction romanesque, l'amour possible mais tragique entre un occidental et une orientale « Aziyadé » que tout sépare. Même Tartarin de Tarascon, grand chasseur du lion d'Afrique, succombe aux délices de « la volupté arabe » avec Baïa la Mauresque qui « pour distraire son seigneur mimait la danse du ventre... le narghilé, le bain, l'amour remplissaient toute sa vie »! La description des lieux de plaisir et des « quartiers réservés » constitue un sujet de prédilection pour beaucoup d'écrivains, de Nerval à Maupassant, qui compare les « Naïliat » ou danseuses

de la tribu des Ouled-Naïl du Sud algérien, à des « colombes amoureuses » aux coiffes « assyriennes ». La danseuse-prostituée s'offrant dévoilée au regard étranger masculin a longtemps nourri les fantasmes d'un public en mal d'exotisme et de sensations fortes.

Par extension d'un champ symbolique réducteur, tout l'Orient avec sa « rutilance », ses excès et ses désordres, est assimilé à un vaste lupanar où almées, odalisques, esclaves, bayadères et autres courtisanes dispenseraient le bonheur des sens, la réalisation des fantasmes les plus secrets et des rêves de « paradis artificiels ».

L'Orient est une terre-femme sensuelle et perverse parée et parfumée pour l'amour, à conquérir et à posséder. Ce rapport Occident / Orient érotisé ne peut s'effectuer que dans le sang, la tragédie, la violence, ce que confirmeront les conquêtes coloniales. Sang, amour et volupté, dans un pays étranger et lointain, sont souvent associés dans la littérature romantique; chez Fromentin, « Haoua » meurt tragiquement lors d'une fantasia. À travers tous les écrits, récits et lettres de voyage des écrivains qui ont entrepris « le voyage en Orient » comme un rite initiatique, se dégage la vision globale, fantasmatique et ambivalente d'un Orient littéraire, pur produit de l'ethnocentrisme européen.

Le XIX^e siècle est celui de l'impérialisme et du colonialisme; l'écrivain-voyageur « orientaliste » reste tributaire de son époque, de son espace géographique et mental, et d'une certaine « idée d'Orient » à la fois livresque et contemporaine. Il reprend dans une spirale de réécriture et d'intertextualité les thèmes qui ont fait le succès de ses

prédécesseurs, et ce, malgré une volonté sensible d'information et de documentation objective. S'inscrivant en droite ligne dans la tradition de la littérature de voyage, exploitant le goût du public de l'époque pour le pittoresque, le différent, le dépaysement, l'écrivain du XIX^e siècle ainsi que les écrivains coloniaux ont créé des poncifs littéraires, conforté lieux communs, clichés et images folklorisantes tenant au mythe d'une « âme orientale » irréductible et de « peuples primitifs » sans histoire donc colonisables à souhait. La différence de « l'autre » n'est soulignée que pour servir de faire-valoir à la supériorité de l'Occident spectateur d'un Orient en phase de dégénérescence charnelle et spirituelle. Malgré sa valeur de témoignage remarquable d'une époque, cette « image d'Orient », à mi-chemin entre fiction et réalité, convention et création, paraît, à l'heure actuelle, désuète, anachronique par certains aspects. Elle ne correspond plus guère aux images parfois insoutenables du « Moyen-Orient » que les médias déversent sur le monde entier.

Compte tenu des bouleversements politiques et sociaux qui ont affecté l'Orient, de l'enjeu vital que représente le pétrole pour les économies occidentales, l'attention est, plus que jamais, mais pour des raisons différentes, « orientée » vers ces « points chauds » d'une région considérée par l'Occident comme stratégique pour sa sécurité et son avenir. Dans ce contexte, le concept d'Orient ne véhicule plus le même signifié qu'au XIX^e siècle.

Le mouvement de décolonisation a eu pour effet d'évacuer toute idée d'exotisme ou de pittoresque et pour consé-

quence d'ériger l'Orient comme totalité géopolitique, face à d'autres ensembles. Assimilé à un « monde arabe » s'étendant du Golfe à l'Atlantique, malgré ses contradictions, il affirme sa volonté d'opposer « à toute démonie universelle une nécessaire pensée de la différence ».

Cette « différence » est perçue par l'Occident à travers une religion, l'Islam que Spengler considérait comme « le phénomène central d'une histoire orientale ». L'émergence politique actuelle de l'Islam déplace les vieilles problématiques. L'Islam intégriste canalise les frustrations des masses musulmanes et désigne l'Occident comme la source de tous les maux.

En tant qu'idéologie en pleine expansion, il fascine et inquiète car il s'oppose dans son principe universaliste aux tendances hégémoniques de l'Occident.

Le rapport crispé occulte le patient dialogue initié depuis toujours par les intellectuels des deux mondes, animé de cet esprit d'ouverture et de re-connaissance mutuelle prôné par Goethe dans son « Divan » :

« L'Occident comme l'Orient
T'offrent à goûter des choses pures
Celui qui se connaît lui-même et les autres
Reconnaîtra aussi ceci :
L'Orient et l'Occident ne peuvent plus être séparés ».

DJAÏT, Hichem, *L'Europe et l'Islam*, Paris, Éd. du Seuil, 1978.
BERCHET, Jean-Claude, *Lettres d'Afrique*, Paris, Éd. La boîte à documents, 1990.
ROUX, Charles E. *Un désir d'Orient*, Paris, Éd. Grasset, 1990.